

29^e rencontres archéologiques du CAEL

Communications du 2 octobre 2021 à Mévoisins (28130)

Programme

14 h - Accueil devant l'église

14 h 10 - Visite commentée de l'église Saint Hilaire, de la grange et cave dimières de la prêtrière de Mévoisins

15 h 30 - Communications sur l'actualité Autour des Mégalithes en Eure-et-Loir (salle de la mairie de Mévoisins)

17 h 30 - Pot de l'amitié pour fêter la sortie de l'ouvrage de Jean-Luc Renaud Les Mégalithes d'Eure-et-Loir

...

- Dominique Jagu - CEDSN - Maintenon : Un dentiste au temps des mégalithes
dominique.jagu@orange.fr

- Jean-Luc Renaud - CAEL - Patrimoine Saint-Piat / Mévoisins : Autour de la Mère aux Cailles (Ymeray)
jla.renaud@laposte.net

- Françoise Geoffroy et Annie Léal - Patrimoine Saint-Piat / Mévoisins : Le menhir de l'an 2000, l'impact sur le village de Mévoisins
geoffroy.pf@orange.fr

- Marc Laroche : Deux nouveaux menhirs authentifiés dans le Loiret
malaroche@wanadoo.fr

- Michel Douard - SHADT - Dreux - CAEL : Le vrai-faux menhir de Vert-en-Drouais
michel.douard@bbox.fr

- Alain Lelong - CAEL : Quelques nouveautés autour du site du Baignon à Saint-Maur-sur-le-Loir
al1.lelong@free.fr



Eure-et-Loir
LE DÉPARTEMENT



Portes Euréliennes
d'Île-de-France
communauté de communes

UN DENTISTE AU TEMPS DES MEGALITHES

Dominique JAGU
(CEDSN - Maintenon - CAEL)

Fouillée en 1975-1976 par Guy Richard, la sépulture néolithique sous dalle située à Malherbes (Loiret) a livré un seul individu âgé de 18-20 ans.

L'étude odontologique a montré qu'il manquait à l'arcade mandibulaire une dent de sagesse du côté gauche.

Une radiologie a également montré que la dent de sagesse du côté droit était inclinée, en cours d'éruption, mais bloquée par la seconde molaire.

Du côté gauche l'étude précise que la seconde molaire est en fait la dent de sagesse qui a pris sa place.

Les absences de dents par agénésie, pathologie ou traumatisme ne peuvent expliquer ce phénomène.

Reste l'extraction volontaire de la seconde molaire à gauche qui a permis à la dent de sagesse de faire son éruption et atteindre le plan de mastication.

La présence d'une dent de sagesse à droite en position inclinée bloquée pouvait cliniquement entraîner des douleurs violentes (jusque dans l'oreille), un trismus sévère (fermeture de la mâchoire) et surtout des abcès à répétition qui peuvent entraîner des septicémies.

C'est peut-être cette situation pathologique à gauche qui a provoquée la décision d'extraire la seconde molaire.

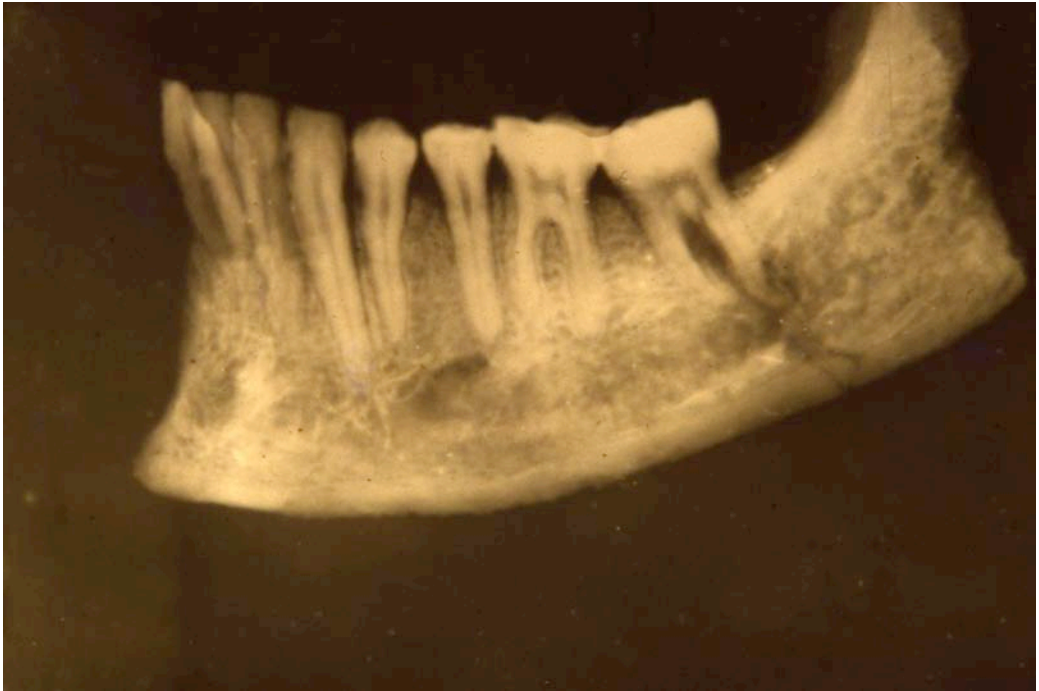
En tout cas l'individu a supporté cette intervention. La cicatrisation n'a pas semblé poser de problème.

Alors comment faisaient les « dentistes » néolithiques ? Rappelons que le métal n'existait pas encore. Une explication peut être un choc violent causé par un percuteur au travers d'un chasse-lame ou ciseau en bois dur, entraînant la chute de la dent.

« Aider quelqu'un à traverser une difficulté est le point de départ de la civilisation »

Margaret Mead, anthropologue américaine.





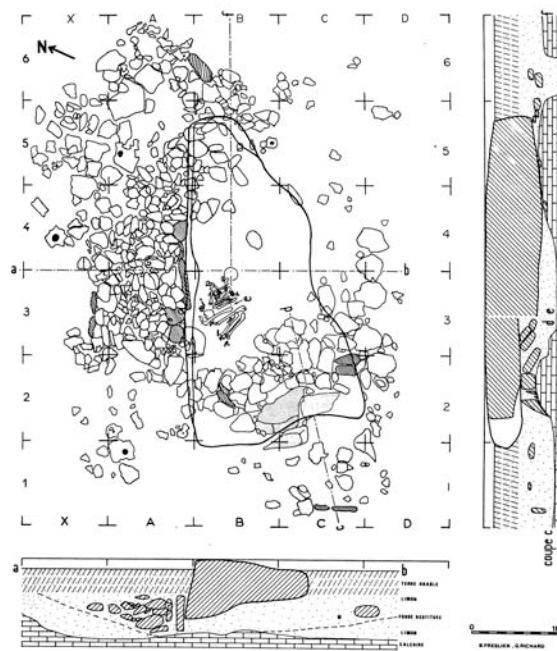


Fig. 3 : Malesherbes, sépulture des "Marsules" : plan d'ensemble. (en hachures, pierres calcaire sur chant en pointillés, blocs de grès détachés de la dalle).

La Mère-aux-Cailles ou Pierre Chantecoq d'Ymeray, un menhir exceptionnel en détresse !

Jean-Luc RENAUD

(CAEL - Patrimoine Saint-Piat / Mévoisins)

L'Eure-et-Loir ne compte plus qu'une petite vingtaine de menhirs sur la soixantaine de pierres dressées recensées. Parmi eux, la Mère-aux-Cailles ou Pierre (de) Chantecoq, le menhir d'Ymeray se morfond dans un état et un environnement indignes d'un mégalithe classé monument historique en 1909.

Le menhir est érigé sur la terrasse ancienne de la vallée de la Voise, en amont de la confluence du fossé venant de Pampol. Il se trouve implanté dans la friche de l'ancienne station ferroviaire de Pont-sous-Gallardon propriété de la SNCF.

D'une forme proche d'un triangle, ses dimensions sont respectables : 2,85 m de hauteur hors-sol pour une largeur à la base de 3,00 m et une épaisseur moyenne de 0,75 m. Sa masse peut être estimée à une douzaine de tonnes.



Le menhir en 2003 après sa restauration.

Le bloc de grès stampien qui le constitue, possédait des aspects esthétiques remarquables qui attirèrent l'attention des néolithiques puis leur choix pour l'ériger. La dalle naturellement pourvue de circonvolutions fut utilisée brute sans retouche des faces ou des chants. Dressée à dessein, elle présente une face évoquant un profil gauche de visage humain, avec front, narine, et un menton proéminent.

Plusieurs traditions populaires singulières confèrent au menhir d'Ymeray un intérêt majeur. Son premier nom de Pierre (de) Chantecoq, inexpliqué, est aussi attribué à un menhir du Loiret et une pierre disparue de Champseru. La Mère-aux-Cailles signifierait, que la pierre a enfanté les petits galets de silex appelés « Cailles », cailloux, autrefois abondants à ses abords. Dans le prolongement de cet esprit de pierre génératrice, elle était sollicitée par les jeunes femmes en quête d'époux ou en désir d'enfants. Celles-ci venaient se frotter le bas ventre sur sa bosse à l'abri des regards. Une cavité aménagée était l'objet de dépôt d'offrandes sous forme de bonbons, de tartine de beurre ou de confiture de la part d'enfants désireux de trouver de belles cailles pour jouer. Dans un autre registre, la pierre était censée tourner sur elle-même à minuit lors de la nuit de Noël.



La « frottée »

Un autre caractère exceptionnel du menhir réside dans la présence de gravures qui ne furent découvertes qu'en 1992. Elles représentent deux haches emmanchées sur le flanc gauche de la narine, un « cartouche en q » quadrangulaire sous l'évocation du lobe de l'oreille et enfin un serpentiforme vertical au niveau de la nuque. Elles deviennent de plus en plus difficiles à observer, masquées par des graffitis peints répétés. Les figurations se rattachent au corpus des gravures de mégalithes bretons. Avec celles du dolmen du Berceau à Changé distantes de 12 km, elles montrent la diffusion d'une certaine influence culturelle venue d'Armorique vers le centre du Bassin parisien au Néolithique moyen.



Les haches gravées sur la « narine »

Ces deux monuments s'avèrent les seuls mégalithes gravés de la Région Centre-Val de Loire. Les gravures obtenues par piquetage ont été réalisées à la même hauteur sur la face la plus expressive du menhir. Elles renforcent la prédominance de cette face qui présente également une perforation artificielle devenue un trou à offrande à sa base et offre la vision plus nette d'une crête naturelle simulant l'apex sommital fréquent sur ce type de monument.

Au début du XX^e, le croisement de la ligne de chemin de fer reliant Chartres à Paris par Gallardon, Ablis et Massy-Palaiseau au niveau de la station de Pont-sous Gallardon sur la liaison Auneau-Maintenon fit naître des inquiétudes pour l'existence du menhir. Un certain M. Pye alerta les autorités qui le classèrent alors monument historique. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, les bombardements alliés sur la station et les dégâts occasionnés aux ouvrages d'art amenèrent l'arrêt de l'exploitation de la ligne Chartres-Massy. Ainsi, à la fin des années soixante, la SNCF loua le site à une entreprise de traitement de sable la Sablem qui aménagea des hangars à proximité immédiate du menhir.

Dans cet environnement, la percussion répétée, probablement volontaire, à la base de sa bosse par les godets d'engins de chargement produisit des éclats et sa fracturation. La bosse brisée resta plusieurs années sur le sol avant que le menhir ne soit restauré en 2003.

Malheureusement de façon incomplète ; les éclats avaient été jetés au départ de la Sifracco.



L'environnement du menhir en 1973.



La restauration par S. Harlacher (Arts et Conservation).

Depuis, le menhir a été tagué à plusieurs reprises par des auteurs identifiables non poursuivis.

L'association le Patrimoine des Vallées, qui a œuvré à sa restauration, souhaite depuis cette époque installer une signalétique de ce monument. Elle s'investit pour obtenir la réhabilitation du site. Le menhir se dresse parmi de hangars ruinés pour lesquels la SNCF et la municipalité d'Ymeray tardent à trouver une solution.



Les abords actuels du menhir.

Souhaitons que la Mère-aux-Cailles ou Pierre (de) Chantecoq retrouve un respect à la hauteur de son intérêt. Ce menhir remarquable pourrait constituer un jalon sur un itinéraire touristique sur le thème de la vie au Néolithique entre les Jardins de la Préhistoire d'Auneau et le site mégalithique de Changé.

Le menhir de l'an 2000 de Mévoisins

Françoise GEOFFROY et Annie LEAL
(Patrimoine Saint-Piat / Mévoisins)

En janvier 1998, le conseil municipal cherche comment fêter dignement le passage à l'an 2000 avec un budget limité, puisque Mévoisins ne compte que 550 habitants.

Guy Dubois, maire, rencontre Dominique Jagu qui fouille les dolmens de Changé sur la commune de Saint Piat. Tous deux pensent alors à ériger un menhir selon les méthodes préhistoriques en associant tous les habitants du village.

Dans le plus grand secret, le conseil s'organise : emplacement, pierre, financements pour l'achat des divers matériaux (rondins de bois, cordes, costumes...), partie festive de l'opération et l'équipe d'archéologues s'occupe des aspects techniques

Date choisie : le 2 septembre, après les récoltes

Le 17 juin 2000, les habitants sont invités à prendre connaissance du projet :

- Eriger, à la seule force des bras, le 1^{er} menhir du 3^e millénaire en grès local d'un poids de 11 tonnes, pierre située près du dolmen de la « Pierre Fritte » à environ 1 km.
- Festoyer à la manière des ancêtres, premiers agriculteurs beaucerons, d'il y a 6000 ans.
-

Fin Août 2000 : Une semaine de préparation technique avec l'équipe de Dominique Jagu et le 1^{er} septembre, préparation du banquet du lendemain.

Le jour J, les habitants sont venus « déguisés » avec des sacs en toile de jute.

La procédure : 50 reteneurs, 100 tireurs, 24 sur chaque côté pour garder l'axe et des équipes de 6 personnes qui déplaçaient les rouleaux d'arrière en avant, pour permettre au traineau de « rouler ».

Un 1^{er} essai malheureux a provoqué un déplacement latéral de la pierre. Les biseaux avant des patins ont été accentués et les rondins un peu plus espacés.

La pierre se déplaçait de 4 à 5 m à chaque manœuvre, il a donc fallu une douzaine d'opérations et 3 heures pour parcourir les 55m à la force des bras. Une centaine de personnes étaient prêtes à faire basculer le menhir: il est bien tombé sous les hurlements de joie des présents.

A son pied, pour les générations futures, ont été enfouis : la liste de tous les habitants de Mévoisins et des adhérents au CEDSN, les noms de l'équipe des archéologues, un téléphone portable, un ordinateur, une série de pièces de monnaies datées de l'an 2000.

Et la fête a continué jusque tard dans la nuit, malgré le ciel gris, avec le banquet « préhistorique » auquel 750 personnes s'étaient inscrites.

Conclusion : Cette journée a montré qu'il est possible de fédérer un village autour d'un projet « insensé », collectif et désintéressé. Gardons en mémoire ceux qui ont œuvré à la réussite de cet évènement : un menhir dressé pour la postérité.





Deux nouveaux menhirs authentifiés dans le Loiret

Marc Laroche

Ces dernières années, deux nouveaux menhirs ont fait l'objet d'un sondage muni d'une autorisation du Service Régional de l'Archéologie. Il s'agit du menhir « La pierre du Débard » situé à Ouzouer-sur-Loire, et du menhir de « la Chavannière » sur la commune de Châtillon-sur-Loire.

- La « pierre du Débard », bloc tombé au début du XX^e siècle, était connu des préhistoriens mais très controversé quant à son statut de menhir. Le sondage effectué en juillet 2017 a permis de valider ce statut par la découverte de la fosse d'implantation et des pierres de calage. Redressé à quelques mètres de son emplacement d'origine, ce poudingue d'1,20 m de haut pour un poids estimé de 2,6 tonnes, est aujourd'hui accessible aux visiteurs, situé au bord d'une allée cavalière. Les recherches d'ordre historique ont permis de remonter à l'année 1543, utilisé alors comme borne-limite de propriétés. La découverte, au pied du bloc, d'une poche contenant de nombreuses traces d'incinération ainsi que quelques tessons datés au 1^{er} âge du Fer a démontré une réutilisation à une époque plus récente, sans toutefois en préciser la nature (Laroche, 2018).

- Le menhir de « la Chavannière » était passé inaperçu des préhistoriens régionaux et n'apparaissait dans aucune mention ou inventaire. On doit sa découverte à deux membres de la Société Archéologique de Châtillon-sur-Loire (CASTELLIO). Il s'agit d'un poudingue de 1,30 m de haut pour un poids estimé à 5 tonnes environ. Ce bloc était situé à environ 3 kilomètres de la plus proche terrasse alluviale. Un sondage au pied de l'exposition sud, effectué en août 2018, a permis la découverte de 2 pierres de calage, preuve incontestable d'une mise en place d'origine anthropique. La mise à jour d'éléments fracturés de *tegulae* et *imbrice*, près des pierres de calage, ainsi qu'un fragment de céramique daté du haut empire Gallo-romain, démontre également une réutilisation de ce menhir à une époque plus récente. Les recherches d'ordre historique, toujours en cours, n'ont pour l'instant pas permis de retrouver mention du menhir avant le cadastre napoléonien (1^{ère} moitié du XIX^e siècle). Il est plus que probable que ce monolithe ait pu être utilisé comme borne-limite de propriétés (Laroche, 2021).

Le « Vrai-faux » dolmen de Vert-en-Drouais. Ou les heurs et malheurs du « Dolmen de Fossé-Commun » ou « Gravier de Gargantua ».

Michel DOUARD
(SHADT - Dreux - CAEL)

La commune de Vert-en-Drouais, située en vallée d'Avre au nord-ouest de Dreux, possède un dolmen aujourd'hui peu accessible dont l'emplacement et l'aspect n'ont pas toujours été ceux qu'on lui connaît de nos jours.

Ce dolmen se trouve sur île, au milieu d'une ancienne gravière transformée en étang de pêche « privé ». Cette situation n'est pas sans rappeler celle de « La pierre à (ou de) Pucre » visible sur une île de « l'Étang d'Écluzelles ». Ces mégalithes possèdent d'autres points communs de leur histoire récente.

La première mention de ce mégalithe date du 01 mars 1857 dans un document de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir signé de M. Lamésange qui est aujourd'hui conservé dans le fonds ancien de la bibliothèque de Chartres (Odyssée). À cette date, le monument a déjà subi deux « agressions » de la part de la famille des exploitants du terrain dans lequel il se trouve.

En 1813, M. Desrues tente de l'enfouir sans autre résultat que de le faire pencher sur le côté.

Trente ans plus tard, son fils Pierre Desrues entreprend de briser la pierre mais finit par renoncer tant devant l'ampleur de la tâche que suite à l'intervention du châtelain de Marsalin qui lui fait part de sa valeur « historique ». Il en reste alors une dalle d'approximativement 3 m par 2,5 m.

D'après ce document, le mégalithe se présentait avant ces interventions sous la forme d'une table de grès horizontale, de 5 m de diamètre environ, reposant sur des « maçonneries » en retrait du bord.



Le dolmen en cours de fouille en avril 1971 (Photo Dabat _ Fonds Dabat _ Service archéologie préventive CD28).

Toutes les mentions ultérieures (y compris la présente) reprendront les éléments de ce document.

En 1970, un projet de gravière menace les restes du dolmen ainsi que les ruines de la villa gallo-romaine située à 250 m environ de celui-ci.

Pierre Dabat, correspondant local du service des Antiquités Préhistoriques et professeur de son état, obtient une autorisation de fouille de sauvetage de la villa et du dolmen. Il a déjà sauvé auparavant le dolmen de « La Pierre à Pucre » à Écluzelles qui était lui-aussi menacé par les gravières.

Il entreprend cette fouille avec l'aide de certains de ces élèves réunis en association. Les jeudis après-midi, avec peu de moyens, ils vont dégager les fondations de la villa et réunir un important matériel archéologique.

La fouille du dolmen débute en février 1971, avec une équipe réduite, en parallèle de celle de la villa. Le dégagement autour et « sous » la dalle livre quelques pièces lithiques (dont une hachette/pendentif) mais aussi du matériel diachronique protohistorique et historique (tessons, tuiles, verre, fer, monnaie gallo-romaine). Dans le « cahier de fouille » concerné, la dernière mention du mégalithe date de février 1972. Bien que la fouille se soit effectuée à l'aide d'un carroyage, aucune documentation ni aucune mention figurant sur le matériel conservé n'y fait référence. Le cahier suivant (1972-1975) mentionne le déplacement de la dalle en avril 1972 et en décembre 1973.

En janvier 1975, P. Dabat est informé que dans la zone originelle du dolmen les carriers ont vu en son absence « 6 à 8 fosses avec terre, humus « rien dedans » sic ! _ 2 m de diamètre ! ».

Le 15 octobre 1975 P. Dabat se fait photographier devant le « nouveau » dolmen constitué de la dalle originale et de trois blocs faisant office d'orthostates. Depuis, le monument devenu pratiquement inaccessible sur son île, s'est retrouvé entouré d'arbres qui le masquent presque entièrement.

L'habitat des bâtisseurs de ce mégalithe reste encore inconnu mais il se trouve toutefois dans un secteur fréquenté assidument à la Préhistoire comme le montrent les découvertes récurrentes de matériel lithique sur la commune de Vert-en-Drouais.

Reste la question de la nature exacte de ce mégalithe. La description de 1857, qui reste un témoignage indirect de l'état originel du monument, ne fait mention que de « maçonneries » et non d'orthostates pour soutenir sa couverture. Il serait tentant d'y voir une sépulture sous dalle comme pour les mégalithes d'Acon (27) situés 13 km en amont. Pourtant les cahiers de P. Dabat ne mentionnent aucune découverte d'ossements sous ou à proximité des restes de la dalle. Contrairement aux monuments d'Acon, ce dernier n'a toutefois pas eu la chance de rester inviolé comme semble l'attester le matériel diachronique trouvé pendant la fouille.

Son déplacement lié au creusement de la gravière a ôté irrémédiablement toute chance d'en caractériser la nature.



Le dolmen remonté en octobre 1975 (Photo B. Dabat _ Fonds Dabat _ Service archéologie préventive CD28)

Quelques nouveautés sur le site du Baignon à Saint-Maur-sur-le-Loir

Alain LELONG
(CAEL)

Les mégalithes du Baignon ont fait l'objet de nombreuses publications depuis le XIX^e siècle.

L'archéologie aérienne m'a permis de donner des informations sur l'environnement de cette nécropole qui a été utilisée au cours des périodes qui ont suivi. Le plan général de ces données figure dans « La boucle du Loir à Saint-Maur-sur-le-Loir » publié dans la publication du CAEL « 1989-2014 25 ans d'activités »

Le tracé (incomplet) d'une vaste enceinte à fossés interrompus est visible dans la partie ouest de la parcelle du Baignon, et des traces de plusieurs maisons rondes comparables à celle d'Auneau ont notamment été observées près de la ferme de Meuves qu'une prospection géophysique réalisée par la société Géocarta a confirmé.

En 2018 un sondage a été entrepris sous la direction de Gabriel Chamaux sur une partie de trois des maisons repérées. Une première datation absolue sur charbon de bois permet de situer cette construction autour de 4200 BC.

En 2018 toujours, une nouvelle prospection aérienne a permis de repérer l'extrémité nord de l'enceinte à fossés interrompus, mais surtout la présence d'une nécropole datant probablement du Haut-Moyen-Âge.